

ANNALES

DE LA

SOCIÉTÉ BOTANIQUE

DE LYON

HUITIÈME ANNÉE. — 1879-1880

N° 2

NOTES ET MÉMOIRES

(Suite et fin)

COMPTES RENDUS DES SÉANCES



LYON

SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

AU PALAIS-DES-ARTS, PLACE DES TERREAUX

—
1881

EXCURSION BOTANIQUE

A LA

MONTAGNE DE PIERRE-SUR-HAUTE

PAR

M. VIVIAND-MOREL

A l'une des séances du mois de juillet 1879, la Société botanique de Lyon avait décidé que sa grande excursion annuelle aurait lieu dans le massif des montagnes foréziennes, dont le point culminant est au Signal de Pierre-sur-Haute.

Cette résolution n'était rien moins qu'une sorte de révolution dans les habitudes de la Société, lesquelles avaient consisté jusqu'alors à faire successivement l'exploration des montagnes du Pilat, de la Grande-Chartreuse et enfin d'Hauteville en Bugy. Lorsque le cycle trisannuel était parcouru, on recommençait la série, sans même apporter la moindre modification à l'itinéraire habituel. De sorte que chaque année les botanistes lyonnais allaient constater que telle plante est restée fidèle aux rochers du Grand Som, que depuis si longtemps plusieurs générations de botanistes visitent assidument, que telle autre n'a pas cessé de se plaire dans les prés tourbeux où La Tourette l'avait déjà signalée, et ainsi du reste.

Pour justifier cette monotonie des programmes, on pouvait sans doute alléguer que les grandes excursions de la Société ne sont pas seulement des herborisations, mais aussi une partie de plaisir à laquelle un grand nombre de personnes sont invitées et que, par conséquent, on doit préférer les localités où l'on n'a pas à se préoccuper des questions matérielles de subsistance et de logement.

Malgré la difficulté d'obtenir satisfaction complète relative-

ment à ces deux dernières conditions, la Société avait donc décidé d'explorer pour la première fois le massif de Pierre-sur-Haute déjà bien connu par les recherches de M. l'abbé Peyron, actuellement curé à Boën et qui pendant longtemps a résidé à Chalmazelle, village le plus rapproché de la montagne de Pierre-sur-Haute.

Le dimanche 3 août 1879, vingt-cinq personnes se trouvaient réunies, à cinq heures du matin, à la gare de Saint-Paul d'où, quelques minutes après, le train les emportait à Montbrison. Je ne vous raconterai pas les dissertations joyeuses auxquelles, pendant ce trajet de trois heures, se livrèrent quelques-uns de nos collègues, soit sur le transformisme à propos d'un jeune ouistiti que nous avions pour compagnon de voyage, soit sur la mesure des hauteurs au moyen du baromètre anéroïde.

Arrivés à Montbrison, nous prenons la ligne de Saint-Etienne à Thiers et descendons à la station de Boën. Ce bourg, chef-lieu de canton, possède une église ogivale à trois nefs et un beau château flanqué d'une tour hexagonale. Pendant qu'on prépare le déjeuner, nous allons visiter ces deux monuments et cherchons des voitures pour nous transporter à Chalmazelle.

Après déjeuner, quelques-uns d'entre nous vont faire visite à l'abbé Peyron. Ce digne curé nous conduisit vers les rochers porphyriques sur lesquels croît l'*Alsine mucronata*, espèce montagnarde qu'on est surpris de rencontrer à une aussi faible altitude (461^m). Chemin faisant, M. Peyron nous fait récolter quelques Mousses intéressantes, entre autres l'*Andreaea rupestis* et le *Fabronia octoblepharis*.

Pendant ce temps, nos compagnons s'étaient mis en route dans la direction de Chalmazelle, n'ayant pu trouver qu'une seule voiture sur laquelle étaient montés les moins valides d'entre eux. Nous nous hâtons de les rejoindre en remontant le Lignon célébré par d'Urfé, et atteignons d'abord le village de Sail-sous-Couzan où se trouve une source minérale gazeuse très-renommée.

Au-dessus de Sail se dressent les ruines imposantes d'un vieux château. Deux mois auparavant, nous aurions pu trouver le *Saxifraga hypnoides* sur les rochers qui supportent le château ruiné.

La route que nous suivons est bordée de *Sarothamnus purgans*, de *Calluna vulgaris*, d'*Anarrhinon bellidifolium*, de

Digitalis purpurea, de *Melica ciliata*, de *Senecio aconitifolius*, d'*Epilobion collinum*, auxquels se mêlent, en quelques endroits, le *Silene armeria*, le *Diosanthos deltoideum*, et, dans les parties mouillées, le *Ranunculus hederaceus*.

Nous atteignons le village de Saint-Georges-en-Couzan, et, sous les rayons d'un soleil ardent, nous continuons à cheminer péniblement, regrettant de n'avoir pas pris à l'avance les dispositions nécessaires pour franchir, sans fatigue, la longue et monotone distance qui sépare Saint-Georges de Chalmazelle.

Enfin nous arrivons à Chalmazelle où nous trouvons nos camarades, qui, plus heureux que nous, avaient eu le temps de faire une herborisation jusque sous les rochers de l'Olme, où ils avaient récolté dans les prairies marécageuses : *Drosera rotundifolia*, *Sphagnum rigidum*, *Wahlenbergia hederacea*, *Rhynchospora alba*, *Carex stellulata*, *Juncus squarrosus*, *Bunion verticillatum*, *Trifolium spadiceum*, *Sedum villosum*, *Salix repens*, *Viola sudetica*, *Angelica pyreneica*, *Campanula linifolia*, et enfin, à travers les bruyères de la base de la montagne, le rare *Lycopodium chamaecyparissum*.

Inutile de dire que nous fîmes honneur au dîner et qu'ensuite nous ne nous montrâmes pas trop difficiles au sujet de la qualité des lits sur lesquels nous devons nous reposer des fatigues de la journée.

Le lendemain, après un très-léger repas, nous nous mettons en route à six heures, accompagnés d'un guide et d'un âne étique et affamé qui portait le maigre menu du déjeuner que nous devons prendre aux Jasseries de Pierre-sur-Haute.

Dans les champs et les prairies qui bordent le chemin que nous suivons, nous observons un grand nombre des espèces que nous avons l'habitude de voir au Pilat, entre autres : *Arnica montana*, *Blechnon boreale*, *Luzula sudetica*, *Hypericon dubium*, *Galion saxatile*, *Bunion verticillatum*, *Viola sudetica*, *Alchemilla alpina*, *Meon athamanticum*, *Tormentilla erecta*, *Sagina procumbens*, *Polypodium villosum* (P. *Phegopteris* L.), *Antennaria dioica*, etc.

Quoique notre guide, pressé d'arriver au but, essaye de nous entraîner rapidement, nous le forçons de faire une halte près des bords du Lignon, où, dans une prairie tourbeuse, nous apercevons des *Eriophoron*. Là, en effet, nous trouvons quelques espèces intéressantes, telles que :

Oxycoccus vulgaris.	Viola palustris.
Comaron palustre.	Epilobion palustre.
Scirpus caespitosus.	Wahlenbergia hederacea.
Carex vesicaria.	Drosera rotundifolia.
— stellulata.	Betula pubescens.
Juncus supinus.	Menanthos trifoliatum.
— squarrosus.	Salix repens.
Rhynchospora alba.	Sphagnon acutifolium.
Gentiane macrocarphora (G. Pneumonanthe L.).	— cuspidatum.

ainsi qu'une foule d'autres plantes qu'on a coutume d'observer dans les lieux tourbeux.

Enfin, cédant à l'impatience des gens qui nous accompagnent et qui ne comprennent pas qu'on s'arrête à cueillir des herbes pareilles, nous quittons à regret le marécage et, traversant le Lignon, nous montons à travers une forêt où nous apercevons sur les bords du sentier :

Circaea alpina.	Galion rotundifolium.
Pirola minor.	— saxatile.
— secunda.	Juncus alpinus.
Lychnis silvestris.	Luzula nivea.
Stellaria nemorosa.	Polypodion triangulare (Dryopteris).
Calamagrostis silvatica.	Chrysosplenon oppositifolium.
Vaccinium myrtillum.	— alternifolium.
— rubrum (Vitis Idaea).	Prenanthos purpureum.
Gnaphalium silvaticum.	Diosanthos silvaticum.
Lonicera nigra.	

Nous arrivons ainsi vers une prairie tourbeuse appelée Sagne de la Morte, où, indépendamment de quelques espèces déjà citées plus haut, nous trouvons divers *Sphagnon* et *Salix*, ainsi qu'une grande abondance de *Lycopodium inundatum* L., *annotinum* et *Eriophoron vaginatum*. Continuant l'ascension, nous récoltons dans les prairies tourbeuses : *Pinguicula vulgaris*, *Polygala depressum*, *Vaccinium uliginosum*, *Saxifraga stellaris*, *Ranunculus aconitifolius*, *Trifolium spadiceum*, *Knautia longifolia*, *Nardus stricta* ; puis, dans les parties plus sèches : *Luzula multiflora*, *Geranium silvaticum*, *Centaurion nigrum*, *Angelica pyrenaea*, *Conopodium denudatum*.

Arrivés aux Jasseries, nous choisissons, près du ruisseau, un emplacement convenable pour y déjeuner. Le repas terminé, nous gravissons les dernières pentes de la montagne de Pierre-sur-Haute, en cueillant successivement :

Trifolium alpinum.
Senecio cacaliaster.
Aconiton napellum.
Serratula monticola.
Lycopodium clavatum.
— *selaginum.*
Homogyne alpina.
Solidago monticola.
Adenostylis albifrons.
Sorbus chamæmespilus.
— *aucuparia.*
Potentilla aurea.
Rosa alpina.

Leontodon pyrenaicus.
Streptopus amplexifolius.
Avena pubescens.
Allium reticulatum (Victorialia).
Thesium alpinum.
Maianthemum bifolium.
Orchis albidus.
Aronia rotundifolia.
Campanula linifolia.
Doronicum austriacum.
Festuca spadicea.
Gentiane lutea.
Epilobion spicatum.

Parmi les plantes ci-dessus énumérées, il en est une au sujet de laquelle je crois devoir faire quelques remarques.

Le *Senecio cacaliaster*, qu'on trouve en France dans les montagnes du Forez, dans les monts Dôme et Dore, ainsi que dans les massifs du Cantal et de l'Aubrac, appartient à un groupe dont le *Senecio nemorensis* L. (*S. Fuchsii* Gmel.) est, pour ainsi dire, le chef de file. Ce groupe comprend *S. salicetorum* Godr. (*S. saracenicus* L. d'après Grenier), *S. ovatus* Willd., *S. salicifolius* Wallr., *S. Jacquinianus* Rehb. fils et enfin *S. cacaliaster* Lam. Lorsqu'on lit les descriptions de ces divers Sénéçons, on s'aperçoit bien vite qu'ils sont très-voisins les uns des autres. En effet, le *S. salicetorum* se distingue par sa souche longuement rampante et stolonifère, le *S. ovatus* par ses feuilles ovales-lancéolées, le *S. salicifolius* par ses feuilles étroitement lancéolées, le *S. Jacquinianus* par ses feuilles supérieures sessiles et embrassantes ; quant au *S. cacaliaster*, il diffère du précédent par son corymbe plus serré et par ses fleurs d'un jaune pâle ou blanchâtre. Il est plus que probable que les botanistes auraient encore découvert dans ce groupe d'autres Sénéçons différents s'ils avaient poussé plus loin leurs observations. Mais ils auraient dû comprendre que, à considérer l'espèce de cette manière, on arrive forcément à la suppression du type linnéen, *S. nemorensis*, lequel n'est plus alors qu'un souvenir historique. Le nom linnéen ne peut être désormais conservé qu'à titre d'expression générale servant à désigner un ensemble de formes affines.

Par une inconcevable inconséquence, les mêmes botanistes qui, lorsqu'il s'agit de certains groupes tels que celui du Sénéçon dont nous parlons actuellement, n'hésitent pas à décrire et

à dénommer, comme de bonnes et légitimes espèces, toutes les formes végétales qu'ils ont su distinguer, se montrent au contraire, quand il est question de quelques autres groupes, fort récalcitrants à accepter une multitude de formes tout aussi bien et souvent mieux caractérisées que celles qu'il leur a plu d'admettre. Ils les relèguent dédaigneusement parmi les variétés insignifiantes. Il y a là un défaut de logique ou plutôt un manque absolu de principes dirigeants.

Assurément il existe quelques types remarquables par leur fixité et, si l'on veut me permettre cette expression, par leur monomorphisme; mais il en est, au contraire, beaucoup d'autres qui paraissent doués d'une variabilité et d'un polymorphisme presque illimité, soit dans le temps présent, soit surtout pendant la longue succession des périodes géologiques, à moins que, comme le croit M. Jordan, toutes ces espèces aient été créées, dès l'origine du monde, telles que nous les voyons. Suivant cette dernière doctrine, la prétendue variabilité des espèces serait une illusion des naturalistes qui, dans l'ignorance où nous sommes tous relativement à l'histoire chronologique des plantes, veulent, en quelque sorte, imaginer pour chacune d'elles un acte de naissance et une généalogie.

Quoiqu'il en soit à l'égard de la genèse des espèces affines, il est incontestable que l'avenir de la botanique descriptive est tout entier dans l'analyse exacte et détaillée des formes végétales se reproduisant par semis, et ensuite dans leur subordination et leur réunion en groupes homogènes. La véritable synthèse ne consiste pas à identifier des êtres réellement différents, mais bien à les rapprocher les uns des autres suivant leurs affinités naturelles.

Parvenus au sommet de Pierre-sur-Haute (1,640^m), un brouillard épais nous enveloppe et ne nous permet même pas de distinguer les objets situés à quelques mètres de nous. A plus forte raison, nous est-il impossible de jouir du coup-d'œil admirable qu'on doit avoir, soit du côté des montagnes de la Loire, soit sur le versant occidental du côté du Puy-de-Dôme. En vain nous attendons une éclaircie, les brouillards persistent et lassent notre patience. Enfin, comme d'après le programme, nous devons rentrer le soir à Montbrison, nous nous hâtons de descendre du côté de Coleigne. A travers les rochers et les pâturages nous revoions la plupart des espèces que nous venions

d'observer pendant l'ascension, et, en outre, le *Narcissos grandiflorus* (*Ajax Pseudo-Narcissus*) en belles fleurs, le *Thlaspi virens* ainsi que le *Convallaria verticillata*.

La rapidité avec laquelle nous marchons dans la direction de Coleigne ne nous permet pas de chercher des plantes. C'est à peine si nous prenons le temps de cueillir sur les bords du sentier : *Diosanthos monspessulanum*, *silvaticum* et *delloideum*, *Gentiane compestris*, *Crepis paludosa*, *Scirpus caespitosus*, *Verbascum nigrum*.

Descendant des hauteurs de Coleigne, nous allons rejoindre la grande route que nous devons suivre jusqu'à Saint-Bonnet-le-Courreau où nous arrivâmes harassés de fatigue.

Comme il importe que notre expérience ne soit pas perdue pour nos successeurs, nous confessons humblement que, mieux avisés et au lieu de suivre à pied la longue et monotone route qui conduit à Saint-Bonnet, nous eussions dû descendre de Coleigne à Sauvain. Là, après avoir dîné, nous nous serions fait conduire à Montbrison, au moyen de voitures commandées à l'avance. De la sorte, nous aurions pu rester plus longtemps sur la montagne pour y herboriser et nous nous serions épargné des fatigues inutiles.

Peu désireux de continuer nos exercices pédestres, nous tâchons de trouver à Saint-Bonnet des véhicules. Après deux heures de recherches et de pourparlers, nous finissons par faire marché avec deux femmes qui nous louèrent, l'une un grand tombereau à deux roues et sans frein sur lequel la moitié de la bande s'entassa, l'autre un mauvais char, à roues et ressorts usés, dont les brancards furent attachés aux harnais au moyen de quelques cordes. Heureusement, roues, ressorts et cordes ne se rompirent pas pendant la partie du trajet où la route domine de haut le ravin au fond duquel coule le Vizézi. Il n'en fut pas de même lorsque nous fûmes arrivés dans la plaine voisine de Montbrison : la voiture versa et nous roulâmes les uns sur les autres.

C'est ainsi qu'après avoir été, les uns fortement secoués, les autres culbutés, nous fîmes notre entrée à Montbrison. Le lendemain, à sept heures, nous prenions le train qui nous ramena à Lyon.